Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 10

Artikel: Quaquelin et l'incourâ
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185158

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quaquelin et l'incourâ.

Lâi a duès sortès dè crouïès dzeins : lâi a d'aboo clliâo que sont crouïo à tsavon et pi clliâo que vo font bou-n'asseimbliant per dévant, mâ que vo câïont tot parâi et que lè vo font totès per derrâi. Ma fâi clliâosiquie ne vaillont pas pî la mâiti atant què lè z'autro; kâ quand l'est que cauquon vo fot on pétâ, âo bin que vo dit géomètre, tsaravoûta, dévant lo naz, on sè pâo rebiffâ, âo bin on lè pâo tsouyî s'on âmè mî; mâ quand y'ein a que vo rizont contrè, que vo bragont quand vo lè vâidè et que quand sont lavi vo délâvont pè lo mondo et vo robont, se pâovont, po clliâo, sont enco pe bourtiâ què lè z'autro et ne sont què dâi rossès et dâi roûtès.

L'est dè cllia sorta dè dzeins qu'étâi on certain Quaquelin, on larro, on bracaillon, on meintâo; mâ qu'allâvè totès lè demeindzès à la messa, mémameint que l'allâvè à confesse, et Dieu sâ cein que débliottâvè à l'incourâ. On dzo que l'âi étâi z'u, ne sè pas pè quin n'hazâ l'incourâ avâi trait sa montra dè son bosson et l'avâi peindià à n'on clliou dein la petita capita iô l'est qu'on confessè lè dzeins; mâ adé est-te que quand lo Quaquelin arrevà quie, l'incourâ fasâi on tor per dedein l'église et n'iavâi nion dein la capita. Adon lo crouïo bougro que vayâi adè dâo premî coup cein que poivè déguenautsî, ve dè suite la montra; l'einfatè son bré pè la bornetta, accrotsè la montra, la fourrè dein sa catsetta et lo vouâiquie à djeindrè lè mans et à férè état dè priyî qu'on diablio. Quand l'incourâ ve que y'avâi cauquon à confessî, revint dein la garita po oûrè Quaquelin.

— Eh bin! se lâi fâ, âi-vo oquiè su la concheince? Ditè-mè cein que vo z'âi fé, qu'on pouéssè nettiyî voutron tieu.

— Oh! monsu l'incourâ, que repond lo villio guieux de 'na voix dè fenna que sè lameintè, lo bon Dieu mè perdenâi, mâ y'é robâ.

— Oh! malhirâo! et qu'âi-vo robâ?

— On bijou, monsu l'incourâ, lo volliâi-vo?

— Oh! na fâi na, me n'ami, ne vu pas oquiè qu'a étâ robâ, mâ se vo volliâi avâi voutron perdon, vo faut bravameint cein rebailli à son maitrè.

— Y'é bin volliu lo lâi rebailli, mémameint que lo lâi é offai; mâ l'a refusâ.

— L'a refusâ?

— Oï.

— Eh bin ma fâi, du que l'a pas volliu lo repreindrè, que volliâi vo que lâi fasso; vo faut lo gardâ, et pisque cein va dinsè, vo sara perdenâ po stu iadzo. Allâ, me n'ami, mâ ne robâ pequa!

Quaquelin lo sè fe pas derè dou iadzo, traça frou avouè la montra ein remacheint l'incourâ, conteint coumeint on bossu et rizeint dè la farça; mâ ne sè pas se l'incourâ ein fe atant quand vollie vouâitî l'hâora et repreindrè se n'ougnon.

Les chiens du guet.

I

Le récit qui va suivre est d'une parfaite authenticité, malgré son apparence légendaire, et l'événement qu'il retrace vit encore dans la mémoire d'un grand nombre d'habitants de la ville de Saint-Malo, où il s'est perpétué par une tradition constante. Une dame d'une haute piété, qui est aussi, à ses heures, une grande artiste, en a raconté, en notre présence, les détails particuliers et les dramatiques incidents. Elle-même les avait recueillis, dans son extrême jeunesse, de la bouche d'une personne qui fut l'amie intime de l'héroïne de cette tragique histoire.

Ce récit sera simple et court, l'auteur désirant principalement lui conserver son caractère de vérité historique. Toutefois, avant de le commencer, quelques renseignements sont nécessaires pour les personnes qui ne connaissent pas cette pittoresque cité bretonne, campée au bord de la mer, tout près du rocher qui recouvre la dépouille mortelle de Châteaubriand, comme pour protéger son dernier sommeil.

Avant la révolution de 1789, Saint-Malo, place de guerre et ville maritime, entourée, encore aujourd'hui, de murailles bastionnées, défendue, au Nord, par un château-fort, faisait avec les Indes un commerce considérable qui l'avait rendue l'une des villes les plus florissantes du littoral de l'Océan. Cette prospérité excitait la jalousie de l'Angleterre, avec d'autant plus de raison que, dans plusieurs rencontres, des croiseurs malouins avaient capturé des navires anglais revenant des Indes.

Deux fois, en 1693 et en 1695, leurs flottes tentèrent d'exercer des représailles sur leur implacable ennemie, en la bombardant. En 1758, ils descendirent dans la baie de Cancale, se portèrent sur Saint-Malo et incendièrent plusieurs navires et magasins. Là, devaient se borner leurs tentatives et leurs exploits.

Cependant, ses opérations commerciales avec les pays lointains et ses perpétuels combats sur mer avec les Anglais avaient eu pour effet d'enlever de Saint-Malo presque toute la jeunesse et la portion virile de sa population. Des aventuriers, des malfaiteurs venus de tous les pays infestaient la ville et ses environs. Les navires laissés à sec sur la grève étaient pillés presque toutes les nuits. La municipalité était impuissante à réprimer ces brigandages. Les hommes du guet ne suffisaient pas à protéger les personnes et les propriétés.

C'est dans ces circonstances que le corps municipal imagina d'adjoindre à ses agents de la sûreté une meute de chiens, dressés à cet effet, et que l'on appela les *chiens du guet*. Ils étaient au nombre de trente et vivaient enfermés, pendant le jour, et soigneusement attachés dans une casemate du fort de la Hollande, qui a conservé le nom de *chenil*.

Ces animaux, d'une force extraordinaire, ne recevaient qu'une nourriture insuffisante, composée de viande crue, et que l'on feignait de leur disputer, afin d'exciter leur férocité. Les agents du guet préposés à leur garde, et reconnaissables à leur costume, pouvaient seuls les approcher impunément. Tous les soirs, avant la fermeture des portes, ils étaient amenés, un par un, et lâchés autour des murs de la ville.

Grâce à la vigilance ardente de ces sentinelles d'une nouvelle espèce, Saint-Malo vit ses navires respectés et les malfaiteurs disparaître de son enceinte.

A cette époque, Saint-Malo et Saint-Servan, séparés administrativement, étaient reliés matériellement au moyen de deux ponts de pierre que recouvraient souvent les hautes marées. Cette difficulté de communication n'empêchait pas, cependant, les relations de voisinage et d'affaires entre les deux villes. Des alliances de familles s'étaient établies. Des liens de société ou de plaisirs s'étaient formés. Des invitations s'échangeaient, bien souvent, d'une rive à l'autre.

Un jour les notables habitants de Saint-Malo furent invités à une fête qui devait être donnée dans un château voisin de Saint-Servan, à l'occasion du mariage de Mlle Claudia de B*** avec M. Albert V***. Il s'agissait de la signature du contrat. La famille de B***, très riche et appartenant à l'aristocratie bretonne, avait fait de grands préparatifs. Un repas splendide, suivi d'une soirée et d'un bal, avait attiré toute la société élégante de Saint-Malo. Le château de B***, situé à un demi-kilomètre de Saint-Servan, avait été préparé pour